

## Avant-propos

La meilleure façon de décrire les liens complexes, à la fois conflictuels et complices, entre littérature et philosophie serait peut-être de les comparer à ceux, tout aussi ambigus, qui unissent Don Quichotte et son fidèle valet, Sancho Pança. D'un côté le maître perdu dans le monde des idées, poursuivant une noble cause, et, de l'autre, le valet qui, par son esprit simple mais droit et bien ancré dans les réalités terrestres, ne cesse de mettre à l'épreuve les vérités de son maître, qu'il aime pourtant à sa manière. Couple inséparable, solidaire et opposé.

Depuis Platon, la littérature a été considérée comme subordonnée à la philosophie. La théorie des formes de Platon repose sur la distinction fondamentale entre la philosophie (qui pense et qui vise le Vrai) et l'art (qui imite la réalité sans recours à la raison). Si l'artiste crée, il ne sait pas ce qu'il crée. Toute création est une imitation des formes intelligibles, mais en tant qu'image, elle est privée de la substance imitée et étrangère à la connaissance authentique. La philosophie seule peut prétendre à ce savoir. Cela ne veut pas dire que les philosophes ne s'intéressent pas à la littérature. Au contraire : ils y prennent un intérêt naturel et légitime. Comme toute autre activité humaine, la littérature relève de l'enquête philosophique. Beaucoup de ces philosophes ont comme objectif, ce qui est tout aussi légitime, de continuer à penser philosophiquement et, pour ainsi dire, dans l'intérêt de la philosophie, dans un domaine qui lui semble à la fois extrêmement proche et radicalement étranger.

Dans un monde dominé par des vérités stables, le rang de subordination qui était assigné à la littérature par rapport à la philosophie, du point de vue de sa valeur et de son contenu cognitifs, était bien compréhensible, comme le rêve est subordonné à la réalité et le mensonge à la vérité. L'important dans la littérature, c'était la morale, les images étant justifiées par le message qu'elles véhiculaient. Si la visée didactique et morale, au temps de Chrétien de Troyes, restait dissimulée dans une écriture résolument symbolique, les auteurs des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles n'avaient aucun complexe à marier les deux registres par le recours constant aux personnages allégoriques ou en plaquant des gloses moralisantes sur le récit des aventures chevaleresques.

C'est désormais un lieu commun des théories du roman d'affirmer que celui-ci accède à la modernité en renonçant à l'ambition allégorique et illustrative qui gouvernait la littérature médiévale. Au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, l'univers bien ordonné commence à vaciller, et l'homme, détaché des groupes, rendu à lui-même, se trouve désemparé devant un univers infini et indifférent. C'est à ce moment précis que la littérature fait ses premiers pas vers son autonomie. « Quand Dieu quittait lentement la place d'où il avait dirigé l'univers et son ordre de valeurs, séparé le bien du mal et donné un sens à chaque chose, don Quichotte sortit de sa maison et il ne fut plus en mesure de reconnaître le monde. Celui-ci, en l'absence du Juge suprême, apparut subitement dans une redoutable ambiguïté ; l'unique Vérité divine se décomposa en centaines de vérités relatives que les hommes se partagèrent. Ainsi, le monde des Temps modernes naquit et le roman, son image et modèle, avec lui » écrit Milan Kundera dans *L'art du roman* (Gallimard, 1986, p. 20).

Avec Cervantès, le valet commence à s'affranchir de son maître, ce dont témoigne l'analogie (impensable au Moyen Âge) entre l'écrivain et Dieu, analogie qui prend également son essor dans la Renaissance, au moment précis où l'homme commence à perdre ses repères fixes. Par une sorte de pirouette spirituelle, certains écrivains réduisent l'univers infini à un jouet fini qui doit obéir aux caprices d'un esprit qui, lui, est infini. Les écrivains affirment leur supériorité face à la réalité. Affirmation ironique, il est vrai, mais qui manifeste quand même une confiance nouvelle.

Si littérature et philosophie continuent à cheminer côte à côte pendant quelques siècles encore, ce n'est plus comme don Quichotte et Sancho Pança, mais plutôt comme Jacques et son maître, couple toujours inséparable et complémentaire, mais dont le maître est étonnamment falot face au vigoureux valet. Signe du temps peut-être car, quelques décennies après, la hiérarchie des valeurs est carrément inversée par le romantisme, transgressant allègrement les frontières des genres, notamment celle entre les discours spéculatif et esthétique. Pour les romantiques, il incombe maintenant à l'art d'être médium du transcendant et de l'infini dans ce monde que la pensée du XVIII<sup>e</sup> siècle a désacralisé. Depuis que la philosophie a été libérée de son association avec la théologie, elle n'est plus capable d'une connaissance embrassant la totalité, mais doit remettre cette connaissance à la littérature. La fonction discursive de l'art n'est donc plus seulement de communiquer telle expérience ou d'illustrer telle idée, mais de fournir un complément a-systématique, non-synthétique et supra-rationnel au discours doctoral de la philosophie. Il va de soi que ce savoir irrationnel, dans l'optique romantique (bien que les romantiques sans

exception soient tributaires de la pensée platonicienne) est infiniment supérieur au discours bêtement rationnel de la philosophie.

Dire que Don Quichotte ouvre le feu de la modernité romanesque parce qu'il met en scène la quête d'un sens qui échappe à l'humain, ou dont plus rien n'est à même de garantir l'existence, ne signifie donc pas que le roman ait renoncé à toute prétention philosophique et encore moins qu'il se perde dans l'irrationnel pur.

D'un côté, toute poétique est philosophique par principe, elle constitue une logique, une éthique et une ontologie. Et de l'autre, l'écrivain (tout comme le philosophe) tente par nature d'explorer les questions fondamentales de la vie et de la mort, du sens de l'existence, de la connaissance, de notre rapport avec le monde, des valeurs individuelles et sociales. Les « vrais » romans au sens habituel, comportant une intrigue dans les règles et une action suivie, qui peut éveiller chez le lecteur le désir ardent de savoir si Jean aura sa Jeannette et comment, des romans *comme ça*, des romans qui ne soient *que* cela, n'ont jamais existé.

En un sens, les écrivains sont tous philosophes. Mais ils le sont d'une manière incohérente et très crédule. La philosophie se veut une discipline rationnelle (bien que ses premiers principes ne puissent pas être démontrés), ce qui implique un certain effort d'abstraction et de systématisation. Les philosophes essaient de ramener les questions au plan des principes, des valeurs de base, des choix méthodologiques fondamentaux, pour les aborder à un niveau général et abstrait. Les écrivains, par nature, abordent ces mêmes questions au premier degré, directement, comme le commun des mortels. Il arrive très souvent que l'on trouve dans la littérature les outils privilégiés de la philosophie (l'analyse, la synthèse, la discussion critique) mais de manière irresponsable, si l'on peut dire : l'écrivain n'est pas obligé de faire le tour des points de vue déjà exposés, de les réfuter, de proposer d'autres solutions pour en retenir la meilleure. Il peut parler de ce qu'il trouve fascinant et s'arrêter quand la fascination s'arrête. Il n'a de comptes à rendre à personne, et les résultats auxquels il parvient ne coïncident pas toujours avec ses intentions. C'est grâce à cette liberté que la littérature peut se précipiter dans la profondeur des antinomies humaines, absolument à l'opposé de la philosophie, qui reste au bord de l'abîme et, sans oser sauter, se satisfait de la simple analyse de ce qu'elle y aperçoit.

Les études rassemblées dans ce numéro thématique de *Revue Romane*, le premier de son histoire, ont pour but commun d'évaluer l'interaction, l'interdépendance et l'opposition entre philosophie et littérature. Il ne s'agit pas d'analyser l'essai occasionnel de tel romancier confirmé ou le roman occasionnel de tel grand philosophe (à part le cas des *Pensées* de

Pascal, tout le monde sait où se trouve la ligne de partage des eaux). Il ne s'agit pas non plus d'étudier ce qu'on appelle « le roman philosophique », l'asservissement du roman à une philosophie ni la mise en récit d'une certaine idéologie. Il s'agit avant tout d'explorer les modalités de l'écriture et de s'interroger sur la signification de la démarcation ancienne entre deux champs de discours qui n'ont jamais cessé de se féconder. Car si nous aimons la présence de la pensée dans la littérature, c'est que, dans la littérature, cette pensée devient indisciplinée, expérimentale, asystématique ; elle ouvre des brèches dans les systèmes d'idées qui nous encerclent. – Bonne lecture.

*Jørn Boisen*  
*Julio Hans C. Jensen*  
Université de Copenhague